

Parcelle de vie



Blanche, plus que les giroflées qu'elle effleure de sa robe le long des allées, Marthe traverse le jardin sans voir presque.

DANS sa chambrette bleue, d'un bleu si frais, si limpide, que l'on dirait les murs tendus de prunelles, Marthe, la blonde, s'éveille, toute rose.

Un rayon de soleil s'accroche à l'ébouriffement de sa chevelure, et dans ses yeux brillent de petites flammes mutines. Elle sourit, et dans les coins de son joli sourire, voltige comme le reflet d'un songe charmant, dont le souvenir applique plus de rose à sa joue.

Marthe est jeune. Elle a dix-huit ans.

Elle ignore tout le laid de la vie, la clarté blanche de

et ses pensées découlent de la son âme.

Vivement, comme d'un coup d'ailes, elle descend de son lit, et commence sa toilette.

Elle chante, et les oiseaux, sous sa fenêtre, se regardent un instant, puis entonnent tous à la fois, pour s'arrêter aussitôt, comme honteux de ne pouvoir chanter des trilles plus harmonieuses que les siennes.

Sur un guéridon, dans un coin, là, bien en lumière, sont des grappes de lilas blancs voilant à demi une miniature; le portrait d'un jeune homme à l'air intelligent et bon, la physionomie sérieuse; trop peut-être, indiquent les coins un peu retombant de la bouche, mais le regard est franc et loyal.

Marthe enfouit sa jolie figure dans les lilas. Elle regarde, et son cœur bat un peu plus vite, puis très vite.

Marthe aime.

Elle aime Jean, qu'elle a rencontré à une fête de charité, voilà quelques jours à peine, mais qu'elle croit avoir connu toujours, tant il l'a prise, toute, âme et pensées, dans l'infini d'un premier amour.

Jean est un sceptique; il a beaucoup vécu; et pourtant, près d'elle, il est d'une puérilité charmante.

Lorsqu'il lui parle, hésitant, cherchant les mots les plus délicats, craignant de projeter une ombre, ternir d'une buée mauvaise la pureté et la candeur qu'il adore en elle, sa voix prend des inflexions tendres et berceuses pour lui dire de jolies choses d'amour, qu'elle écoute, ravie.

—Marthe! Marthe!

Et la jeune fille, ainsi tirée de sa rêverie, court à sa fenêtre. De ses doigts fuselés, elle jette un baiser à sa mère, qui, là-bas, au jardin, se promène dans les allées.

—Bonjour, ma jolie maman!

Les pivoines, les dahlias blancs, les tubéreuses, les oeillets, les tulipes, les roses et les violettes, toute la gamme polychrome des corbeilles et des plates-bandes, envoient dans la brise qui folâtre à travers les fougères aux fines dentelures et les pommiers poudré-rizés, leurs senteurs fines et pénétrantes, que Marthe respire longuement, délicieusement...

Le printemps et la jeunesse se donnant l'accolade!

—Tu m'as appelée, maman?

—Oui, ma chérie. Descends vite. J'ai une lettre pour toi.

—Une lettre? Je parie qu'elle est de Jean! se dit-elle en descendant, vive et légère. Le méchant!... Il n'est pas venu hier, et il craint d'être grondé...

Et maintenant qu'elle assise sous une charmille, où des rubis s'allument sur les feuilles humides, Marthe ouvre la lettre, et court à la signature: "Jean".

—C'est bien ça.

—Mademoiselle...

—Mademoiselle? accentue-t-elle, troublée. Pourquoi "mademoiselle"? C'était "Marthe", il y a deux jours.

Un peu d'angoisse l'étreint.

—Qu'a-t-il?

Ses yeux s'obscurcissent d'un commencement de larmes. Un second pli tombe à ses pieds, elle n'y prend pas garde, et continue:

"Lorsque vous lirez cette lettre, je serai parti pour je ne sais encore quelle destination. Vous étiez en droit d'attendre de ma part une visite d'adieu, mais il est des choses au delà des forces humaines, et vous revoir aurait été de celles-là. J'espère que ce manque d'égards me sera pardonné en considération de ce que je souffre. La lettre jointe à la mienne vous expliquera pourquoi j'ai fui si précipitamment un lieu où m'était réservée la désillusion la plus cruelle. Adieu. — Jean."

C'était horrible de laconisme.

Marthe, atteinte en plein cœur, passe par toutes les affres de la souffrance la plus aiguë.

Abandonnée! Au moment où il était aimé comme jamais elle n'aimera. Et pourquoi?... Une phrase lui revient: "La lettre jointe à la mienne vous expliquera"... Oh! cette lettre...

L'apercevant à ses pieds, elle eut encore le courage de lire:

"Monsieur,

"Permettez à une amie inconnue, qui vous veut du bien, de vous mettre en garde contre certaines manœuvres qui mettent, non seulement votre bonheur, mais votre honneur en jeu. Mademoiselle Marthe D. n'est pas digne de vous! L'on fera tout au monde pour vous retenir, voyant en vous le mari probable, mais, croyez en une amie sincère, fuyez au plus vite une intrigue qui, si vous n'y prenez garde, consommera le malheur de votre vie. Si vous aviez quelque peu d'hésitations, je ne doute pas qu'elles disparaissent lorsque vous aurez demandé au jeune Charles M. le nom de la jeune fille qui se promenait avec lui, à 11 heures, lundi dernier au soir, sur les bords solitaires et ombreux de l'étang. — Mademoiselle XXX."

—Infâmie!

Blanche, plus que les giroflées qu'elle effleure de sa robe le long des allées, Marthe traverse le jardin, sans voir presque. Le soleil m'a plus l'éclat de tantôt, et dans les pommiers saupoudrés de neige rose, la brise murmure plaintivement.

La jeune fille est revenue dans sa chambrette. Le portrait, toujours derrière les lilas, la regarde tristement, alors que la bouche sévère aux coins retombants, semble murmurer dans une crispation douloureuse un adieu sans espoir.

Marthe enfouit le portrait dans un tiroir, puis, prostrée, la figure dans les mains crispées, elle pleure, par grands sanglots, éperdument.

ARTHEUR GUILMET.

Le petit cimetière

Heureux celui qui repose
Au pied du clocher natal,
Réveillé, dès l'aube rose,
Par la chanson du métal;

Il dort près de sa demeure,
N'a changé que de lit clos:
De sa femme, qui le pleure,
Il entend tous les sanglots;

Il sait que, les vêpres dites,
Elle viendra, lui portant,
Les roses, les clématites,
Les gâchettes, qu'il aimait tant!

Il entend causer les hommes
De l'autre côté du mur:
"On aura beaucoup de pommes...;
Le blé noir est déjà mûr."

Quand la classe est terminée,
Il entend des petits pas:
C'est Mona, sa fille aînée,
Fanch et Iann, ses petits gâs;

Ils entrent au cimetière;
Il les entend tous les trois
Faire une courte prière
Et trois grands signes de croix.

Puis c'est là-haut, sur sa tombe,
Un gai clic-clac de sabots...
Puis tout se tait: le soir tombe
Sur les rustiques tombeaux.

Il est seul en la nuit noire
Et soupire après le jour,
Comme une âme en purgatoire
Après l'éternel séjour!

Mais, sachant bien qu'au passage
On le viendra voir encor,
Il tire sur son visage
Son linceul, puis... il s'endort.

...Celui qui meurt au village
N'est jamais tout à fait mort!

THEODORE BOTREL.



A TRAVERS LE MONDE

Un marché public à Bombay, aux Indes.